

Bulletin météorologique.

Washington, 18 octobre. — In-
dinations pour la Louisiane—Temps
serein; plus chaud.

Obvèques de M. Amédée Du-
catel.

Les funérailles de M. Amédée
Ducatel ont été célébrées hier
après-midi, et un monde nombreux
a suivi son cercueil jusqu'au cime-
tière, monde parmi lequel se remar-
quaient: négociants, financiers et
hommes de toutes professions.

Nous avons déjà dit, dans quel-
ques lignes tracées à la hâte, tout le
bien que nous pensions du défunt
qui fut ici une personnalité mar-
quante et qui inspira toujours l'es-
time et le respect à tous.

Jamais carrière ne fut mieux
remplie que celle de cet homme,
éminemment distingué, et par la
naissance et par l'éducation.

M. Ducatel était arrivé à l'extrême
vieillesse, mais les affections ne
s'étaient nullement refroidies en
lui; au contraire, il avait conservé
toutes ses tendresses, et son foyer
lui valait bien des apaisements et
des joies.

C'est chez sa fille, Mme Pierre
Aristide Delville que se sont écoulées
ses dernières années; c'est là
qu'il a été entouré des soins les plus
affectueux, par des êtres chers, par
cette fille surtout dont le dévouement
a été admirable.

M. Ducatel est mort en parfait
chrétien, en paix avec le ciel et la
terre. La bonne Providence s'était
montrée à lui sous le trait de cette
fille qui jamais n'abandonna son
chevet. On dit, et nous le croyons,
que souvent la femme est l'explica-
tion de Dieu.

L'ABELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES
D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
\$12. Un an | \$6.60. 6 mois | \$6.30. 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Extran-
ger, port compris:
\$15.15. Un an | \$7.55. 6 mois | \$3.95. 3 m.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
\$3.00. Un an | \$1.50. 6 mois | \$1.00. 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Extran-
ger:
\$4.05. Un an | \$2.05. 6 mois | \$1.25. 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre
édition quotidienne, nos abonnés y ont droit.
Les personnes qui veulent s'y abonner
doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises
par MANDATS-POSTAUX ou par
TRAITES SUR EXPRESS.

LACOMMISSION DE PAIX

LA DETTE CUBAINE.

La discussion qui vient de s'en-
gager, à Paris, au sein de la
Commission de paix, à propos de
la dette dite cubaine, est on ne
peut plus intéressante. Nous en
ignorons encore tous les détails;
mais on nous en a dit assez sur ce
sujet, pour nous faire bien com-
prendre de quoi il s'agit.

Que l'Espagne soit incapable de
payer cette dette, cela ne fait
question pour personne. Ce n'est
pas nous qui le disons; c'est elle-
même qui l'avoue tout haut et le
répète à qui veut l'entendre; mais
ce n'est pas une raison pour que
les Etats-Unis se chargent de cette
dette lourde responsabilité. En
pareil cas, il faut recourir aux
principes et consulter les faits.

En principe, disent les Espa-
gnols, tout peuple qui s'an-
nexionne un pays, un territoire,
une île, doit en assumer la
dette. C'est la loi inter-
nationale qui le veut ainsi;
et ce principe, l'usage l'a consa-
cré. Donc, vous devez payer la
dette de Cuba, puisque vous an-
nexez l'île.

L'argument semble irréfuta-
ble au premier abord. Mais si
nous écoutons les Américains, la
question change complètement
de face. Nous ne nous annexons
pas Cuba, disent-ils; nous
nous y implantons pas en
qualité de souverains; nous
nous sommes contentés de l'af-
franchir, sans en tirer aucun
avantage. Donc, l'argument tiré
de l'annexion ne repose sur rien.

Et puis, ajoutent-ils, est-ce
bien une dette cubaine que vous
nous opposez? Est-ce pour le
bien de Cuba que vous l'avez
contractée? N'est-ce pas plutôt
pour remplir votre caisse, qui
était, depuis longtemps, à
sec, et que vous ne
pouviez remplir qu'au moyen
d'emprunts forcés à l'étranger?
En réalité, la dette cubaine
n'existe pas. C'est une dette
purement espagnole, et faite pour
les besoins personnels de l'Espa-
gne, que vous voulez nous faire
payer. Nous nous y refusons.

Nous avouons qu'il est difficile
de répondre à cette argumenta-
tion. Est-il possible aux Espagnols
de se tirer de cet embarras? Les
faits allégués par les Américains
ne sont que trop réels. Comment
résoudre ce problème qui préoc-
cupe tant d'esprits, en ce mo-
ment? Il faut pourtant bien en
arriver à une solution et le plus
promptement possible; le temps
presse.

L'ORET L'ARGENT
dans le monde.

Les «Annales des Mines» ont pu-
blié dernièrement, à l'aide des sta-
tistiques officielles récentes, un re-
levé général de la production an-
nuelle de l'or et de l'argent dans
le monde entier; cette étude nous
fournit les chiffres suivants:
On a extrait, dans l'espace d'une
année, plus de 206,000 kilogram-
mes d'or, et 4,477,591 kilogram-
mes d'argent, ce qui représente,
en nombres ronds, une valeur de
plus de 658 millions pour l'or et de
près de 934 millions pour l'argent,
soit en tout environ 1,592 millions.
Les principaux producteurs de
l'or sont: les Etats-Unis, 172 mil-
lions; l'Australie, 127 millions; la
Russie, 117 millions; la République
Sud-Africaine, 69 millions; les pos-
sédés anglais de l'Afrique et
de l'Asie, 45 millions; la Chine, 27
millions; la Nouvelle-Zélande, 19
millions; la Guyane française,
l'Allemagne, la Hongrie, le Chili,
le Mexique, le Venezuela, la Guya-



MAJOR GENERAL JOHN R. BROOKE.

Le général Brooke a pris, hier à midi, possession de l'île de Porto-Rico au nom des Etats-Unis. Il a pleins pouvoirs pour l'administration de l'île jusqu'à l'établissement d'un gouvernement par le Congrès.

ne anglaise, le Canada, ont une
production dont la valeur an-
nuelle, pour chacun de ces pays,
oscille entre 5 et 7 millions, étant
donné qu'un kilogramme d'or
vaut, par moyenne, 3,188 francs.

On évalue à 209 francs le prix
moyen d'un kilogramme d'argent.
En adoptant ce chiffre, on cons-
tate que les principaux pays pro-
ducteurs de l'argent sont les Etats-
Unis, dans lesquels l'extraction re-
présente plus de 390 millions; le
Mexique, 271 millions; la Bo-
livie, 80 millions; l'Allemagne,
69 millions. Viennent ensuite,
fort loin en arrière, le Chili, 15 mil-
lions; l'Espagne et la France, cha-
cune 11 millions; l'Amérique cen-
trale et la Guyane anglaise, cha-
cune 10 millions; enfin, la Chine,
9 millions.

Quant à la production d'or en
France, elle est absolument insig-
nifiante et ne dépasse pas 200 ki-
logrammes, soit une valeur de
640,000 francs environ.

LA

Reine de Danemark

Au foyer de la Comédie-

Française.

SOUVENIR.

Rothouef, 3 octobre 98.

La mort si regrettable de Sa Ma-
jesté la reine de Danemark m'a
remis en mémoire le souvenir d'un
soir où ma sœur et moi nous étions
allés servir de chevalier à cette
souveraine qui ajoutait à tant de
vertus une culture si intellec-
tuelle, si artistique!

C'était en l'an de grâce 1875; à
cette époque, les chefs de quelques
maisons royales ne désignaient pas
d'honneur d'une visite de Paris
si calomnié par quelques étran-
gers et cependant si attractif pour
tous.

En l'absence de M. Emile Per-
rin, retenu chez lui par une indis-
position, comme semainier de ser-
vice, j'avais été avisé du désir de
Sa Majesté la reine de Danemark
d'assister à la représentation du
soir.

Le spectacle se composait de la
«Fille de Roland», avec Sarah et
Mounet-Sully, et devait se ter-
miner par un acte de Feytaud, «Le
tite pluie», joué par Mmes Plessey
Broisat, la pauvre Samary et moi.

A deux heures, je quittai M.
Perrin, muni de ses instructions. L'ad-
ministrateur général dési-

rait que cette réception fût aussi
correcte que possible.

Quatre huissiers en habit à la
française, culottes courtes, bas de
soie noire, devaient attendre sous
le porlytle l'arrivée de la souve-
raïne.

Un autre huissier devait mar-
cher devant la Reine, en portant
un flambeau à cinq branches.

Le salon attenant à l'ex-loge
impériale était garni de fleurs.
A huit heures moins un quart,
avec cette exactitude qui est, dit-
on, la politesse des souverains, Sa
Majesté descendait de son landau,
accompagnée de quelques person-
nes de sa suite et de M. le comte
de Moltke, ambassadeur de Danem-
ark à Paris.

Avec cette bonne grâce qui lui
était familière, le comte, après
m'avoir présenté, me pria d'offrir
mon bras à sa souveraine.

Aussitôt le petit cortège se mit
en marche, et je dois avouer que
cela n'avait pas trop mauvaise fa-
çon.

La Reine ayant pris place, j'al-
lais me retirer, mais Sa Majesté
voulut bien me retenir.

Après le premier acte, je deman-
dai à l'auguste spectatrice si elle
ne nous ferait pas l'honneur de
visiter le foyer des artistes.

Sa Majesté parut embarrassée et
fini par me confesser qu'elle était
d'une extrême timidité, que, de
plus, elle craignait que sa présence
ne privât les comédiens d'un
repos dont ils devaient avoir be-
soin.

Et comme je lui faisais respec-
tueusement observer que le foyer
de la Comédie-Française était une
sorte d'album où tous les souve-
rains s'étaient inscrits, et que son
refus causerait un vif chagrin aux
interprètes de M. de Bornier, elle
fini par accéder à mon désir. «Si
vous le voulez bien, me dit-elle,
après le deuxième acte, j'irai por-
ter, moi-même, mes salutations à
tous ces grands artistes.» Pour
éviter à Sa Majesté l'inconvénient
de l'exposer aux regards des curi-
eux qui encombraient les corri-
dors, nous passâmes par le cabinet
du semainier, autrefois loge de
Talma, et qui sous l'Empire avait
servi de cabinet de toilette à Sa
Majesté l'impératrice Eugénie.

Une porte de la loge impériale
communiquait avec cette pièce.
Après avoir bravement traversé
la scène tout à coup, la Reine,
arrivée à la porte du foyer, s'ar-
rêta, et me dit avec une très vi-
sible émotion:

«Je n'oserais jamais!»

N'ayant d'autre ressource pour
vaincre les appréhensions de la sou-
veraine que ce seul moyen, je
poussai la porte et, pénétrant
avec la timidité visieuse, je dis à
haute voix:

«Je n'oserais jamais!»

«Sa Majesté la Reine, mes-
sieurs!»

Tout le monde se leva; seul, un
artiste, qui jouait l'empereur
Charlemagne, demeura sur son
fauteuil, placé en face de la che-
minée.

Avait-il l'oreille dure, ou, absor-
bé par la lecture de son journal,
n'avait-il pas entendu? Je ne sais,
mais ce qui est certain, c'est qu'il
ne bougeait pas.

Après que Sa Majesté eut com-
plètement les remarquables inter-
prètes de la «Fille de Roland»,
je voulus faire à la Reine les hon-
neurs de notre célèbre galerie.

«Celle-là... etc., etc., celle-ci,
etc., etc.» Plus heureux que Ruy
Gomez, je ne passai pas les mille-
liers et lentement nous nous rap-
prochions de la cheminée. Arrivé
au comédien toujours enroulé dans
sa lecture, je le présentai à la sou-
veraine:

«Un de vos cousins, Majesté,
Charlemagne!»

Aussitôt l'Empereur se leva et
les deux majestés échangèrent un
salut.

De retour à sa loge, je voulus
prendre congé de la Reine en lui
disant qu'il me fallait me prépa-
rer à paraître devant elle dans le
petit acte qui terminait la soirée.

Elle parut surprise et voulut
bien me tendre une main où je posai
respectueusement mes lèvres.

Mme Plessey eut le succès auquel
l'habitude son immense talent.
Au baisé du rideau, la Reine,
debout dans sa loge, applaudit une
dernière fois l'artiste qu'elle n'a-
vait pas soupçonné.

Le lendemain, je me fus appelé
chez M. le comte de Moltke.

«Sa Majesté est enchantée de
vous, me dit Son Excellence. Elle
a été d'autant plus surprise, hier
soir, qu'elle croyait que vous étiez
l'administrateur, mais l'artiste a
eu le bonheur de lui plaire égale-
ment. Dites bien à M. «Lefebvre»,
à ajouté la Reine, que je lui suis
très reconnaissante de ses bons
offices, et que je garde un excel-
lent souvenir de cette déli-
cieuse soirée!»

Quelques mois après ces événe-
ments, la Comédie donnait la pre-
mière de l'«Etrangère».

Dans l'entr'acte du premier ac-
te, M. de Moltke, ce parfait et
regretté gentilhomme, me remit
une large enveloppe en me disant:

«Voilà quatre jours déjà que je
suis chargé de vous remettre ceci
de la part de la Reine, mais com-
me je savais que vous alliez avoir
ce soir un grand succès, j'ai pré-
féré attendre, voulant que vous gar-
dassiez de cette soirée un double et
précieux souvenir!»

C'était le bracelet et les insignes
de l'ordre du Danebrog, et comme
je reconduisais l'ambassadeur, il

se tourna vers moi, et me dit en
souriant:

«Tous mes compliments, cher
monsieur «Lefebvre»!»

Voilà ce que m'a rappelé ma
mémoire fidèle; j'ai pensé au
«Gaulois», et j'ai saisi avec em-
pressement l'occasion qui m'était
offerte de témoigner une dernière
fois à la mémoire de Sa Majesté la
Reine défunte, et à celle de son
distingué ministre, l'hommage de
mes sentiments les plus respec-
tueux et les plus reconnaissants.

Bien cordialement à vous, cher
directeur.

FREDERIC FEBVRE,
Ex-vice-doyen de la Comédie-
Française.

MILLIONAIRE'S ISLAND.

L'île des Millionnaires, tel est le
nom que donnent depuis peu les
Américains au nouveau club fon-
dé récemment par une centaine de
richissimes propriétaires, dans le
petit archipel de Jekyll, à huit
milles au large du port de Brun-
swick (Georgie).

L'île en question, d'une superfi-
cie de 7,000 hectares, est extrê-
mement giboyeuse. Un groupe
de capitalistes s'en est rendu ac-
quéreur moyennant la somme de
650,000 francs, et plusieurs d'en-
tre eux y font construire en ce
moment des maisons de campa-
gne, de rendez-vous de chasse et
même de véritables châteaux d'un
luxueux confort.

Parmi les millionnaires qui sont
entrés dans la combinaison, l'on
cite M. M. George Gould, Peter Lo-
rillard, Astor, Goulet et Rockefeller,
dont les yachts à vapeur na-
viguent continuellement entre
Brunswick et Jekyll. D'autres se
sont déjà installés pour l'automne
et se livrent au plaisir de la chasse.

Bientôt sera inauguré le Club
house, l'hôtel du cercle, qui est
établi dans des conditions d'élé-
gance et de confortables dont il est
difficile de se faire une idée. Ainsi
tout, dans cet hôtel, jusqu'au
chauffage, jusqu'à la cuisine et au
service, se fera à l'électricité. Sa
construction n'aura pas coûté
moins de 3 millions.

L'ORIGINE DES BOUCLES
D'OREILLES.

Les derviches et les musulmans
sont devenus un sujet d'actualité.
Une revue anglaise conte à ce pro-
pos une légende arabe assez curi-
euse sur l'origine des boucles d'o-
reilles. Le voici:

Le patriarche Abraham avait
des ennemis de ménage. Son épou-
se, la vieille Sarah, sans enfant,
était jalouse d'Agar, mère d'Is-
maël, et Abraham essayait en vain
de la calmer. Un jour, elle fit un
serment terrible: «Je n'aurai de
repos, dit-elle, qu'après avoir trou-
pé mes mains dans le sang d'Agar.»
Le patriarche était de plus en plus
enroulé. Que faire? Il s'avisait à
la fin d'un subterfuge: les anciens
étaient fertiles en ex-
pédients pour satisfaire à la loi ju-
rée par des moyens détournés.

Abraham imagina de percer les
oreilles d'Agar et d'inviter Sarah
à tremper ses mains dans le sang
qui en coulait. Sarah dut se tenir
pour satisfaite. Mais Agar pleu-
rait. Le patriarche, pour la consoler,
lui passa aux oreilles de su-
perbes anneaux d'or. Ainsi fu-
rent inventées les boucles d'oreil-
les.

Malheureusement, ce cadeau
fut entièrement dédaigné. Sarah
devint plus jalouse encore
lorsqu'elle vit sa rivale ornée de
cette magnifique parure. Et l'in-
fortunée Agar fut contrainte, com-
me chacun sait, à s'en aller au dé-
sert.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Encore une grande et belle sé-
riale pour le St-Charles. Fern-
chiff à parfaitement réussi, et la
Papista achève la conquête du pu-

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Encore une grande et belle sé-
riale pour le St-Charles. Fern-
chiff à parfaitement réussi, et la
Papista achève la conquête du pu-

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Encore une grande et belle sé-
riale pour le St-Charles. Fern-
chiff à parfaitement réussi, et la
Papista achève la conquête du pu-

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Encore une grande et belle sé-
riale pour le St-Charles. Fern-
chiff à parfaitement réussi, et la
Papista achève la conquête du pu-

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Encore une grande et belle sé-
riale pour le St-Charles. Fern-
chiff à parfaitement réussi, et la
Papista achève la conquête du pu-

blie avec ses danses flamboyantes
et éblouissantes.

Henrietta Byron et Pete Baker
ont aussi leur large part de succès.

Tulane et Crescent Thea-
tres.

Nous avons relaté, hier, l'immen-
se succès, non seulement du drame
«Nathan Hale», sujet essentielle-
ment patriotique, qui, dans les cir-
constances on nous nous trouva,
doit profondément ému le public;
mais aussi et surtout celui
des acteurs qui l'ont interprété avec
un rare talent. M. Goodwin et Mlle
Maxine Elliott se sont surpassées,
hier comme avant-hier.

Quant au Crescent, il a déjà fait
ses preuves, depuis un mois, et il
offre cette semaine, à ses habitués,
une attraction rare—les ministres
de Al. G. Field, les meilleurs qu'il
y ait actuellement dans l'Union.
Presque toutes les troupes de minis-
tres sont plus ou moins amusa-
santes; mais celle-ci est toujours
convenable, de bon ton. C'est sa
qualité caractéristique.

Grand Opera House.

C'est décidément un beau, très
beau succès et bien mérité que ce-
lui de «Led Astray» au Grand; car
la pièce est de premier ordre et les
artistes l'interprètent avec une rare
habileté. Jamais le théâtre de la rue
Canal n'a fait de plus belles salles.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet sui-
vant aux personnes qui désirent
prendre part au concours de cette
année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jus-
qu'au 1er mars 1899 inclusivement.
L'auteur du manuscrit qui aura
été jugé le meilleur, recevra une
médaille d'or et un prix de cinquante
dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, ac-
cordera une seconde médaille.
Toute personne résidant en Leci-
siane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être
écrits aussi lisiblement que possi-
ble sur papier écolier, réglé, avec
une marge, et seulement sur le re-
cto et les lignes. Ils ne devront pas
dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis
sans nom d'auteur, mais portant
une épigraphe ou devise qui sera
reproduite sur une enveloppe ca-
chée, dans laquelle l'auteur aura
écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner
les manuscrits, ouvre seulement
l'enveloppe contenant le nom du
concurrent qui a mérité le prix pour
s'assurer qu'il est dans les condi-
tions du concours.

Le comité pourra accorder des
mentions honorables, s'il le juge
convenable.

Tout manuscrit couronné sera
publié dans le journal de l'Athénée.
La présentation des prix se fera
dans une séance publique. On réu-
nira, pour la circonstance, tous les
éléments d'une fête littéraire et ar-
tistique.

Le nom du lauréat ou de la lau-
réeate sera proclamé après la lec-
ture de son manuscrit qui aura obtenu
le prix.

Les devises des concurrents à qui
des mentions honorables auront été
accordées, seront lues devant le pu-
blic.

Les candidats devront se soumet-
tre strictement aux dispositions du
programme.

Les manuscrits dans aucun cas
ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître
sa devise sera mis hors de concours.
Toute personne qui aura obtenu
la médaille, ne pourra plus concou-
rir.

Les manuscrits seront adressés
au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
B. B. ROUX,
P. O. Box 725.

cou plus fortement qu'il ne
l'aurait cru.

De loin, dans le jardin, entre
les verdure, une forme blanche...
La jeune femme était là! Paul
descendit de cheval pour ne pas
être aperçu de trop loin. Il mar-
cha un instant en tenant sa bête
par la bride, puis ayant avisé en
haut de la côte une petite anber-
ge, il s'y arrêta, fit mettre à
l'écurie sa monture et ensuite il
descendit la côte à pied, en pre-
nant des précautions pour ne être
pas vu ou entendu, craignant
que sa présence ne fit fuir la
jeune mère.

Parvenu à l'extrémité de la
grille, il se blottit derrière une
épaisseur de lianes et de vignes
yerges, écarta doucement avec
sa main les branches qui le gé-
naient pour voir, et il regarda.
Il regarda et ce qu'il vit lui cau-
sa une impression qu'il ne devait
jamais plus oublier. La jeune
femme, cette vision divine, cette
image de la beauté et de la grâce,
se tenait le visage dans ses
mains et pleurait. Elle pleurait
abondamment, à chaudes lar-
mes, l'âme noyée de chagrins. De
temps en temps, elle s'arrêtait,
relevant la tête comme pour
écouter si sa lèvre ne remuait pas
... puis elle se reprenait à san-
gloter. Paul ne bougeait pas,
pris d'une pitié infinie, le cœur
tout déchiré... Elle pleurait...
Elle souffrait.

Elle avait besoin de consola-

tion et de dévouement... Sa
résolution fut prise... il serait,
lui, son consolateur... son che-
valier, son défenseur. Elle pou-
vait prendre sa vie, son âme.
Tout... il lui abandonnait tout
... La servir, mettre son front
sous ses pieds... il n'ambition-
nait plus d'autre joie, d'autre
avenir. Il partit de la fou, pris
d'un de ces amours chevaleres-
ques faits de sacrifice et de pitié
qui ne s'éteignent qu'avec le
dernier souffle.

Il ne devait plus songer qu'à
l'inconnue. Il devait la revoir
tousjours sous une rosée de lar-
mes, si touchante et si belle, et
il ne pensa dès lors qu'à se rap-
procher d'elle, à connaître les
causes de sa douleur et à com-
battre cette douleur.

Il avait pu s'éloigner sans être
aperçu. Il ramonta à cheval,
passa sur sa monture devant le
jardin sans oser s'arrêter, tour-
na la tête, mais ses yeux fouil-
laient avidement les verdure.
Elle était debout, tenant dans
ses bras son enfant qu'elle ber-
çait. Il était trop loin pour voir
si elle pleurait encore. Mais son
cœur était pris, pris pour tou-
jours.

Quelques jours après, Paul de
Lagarde, lui ne pensait plus
qu'à son inconnue, apprenait qu'
elle était. C'était une femme du
village, la femme de M. Juste
Vernier, le fils de M. l'inst-
ructeur.